

LE CLERGE ET LA QUESTION SOCIALE

La question sociale existe dans notre province.

Certains catholiques le nient.

Dormeurs puissants, aveugles volontaires ou... intéressés, craignant de se déranger ou d'être dérangés dans leurs petites affaires, ils persistent à crier, à bouche que veux-tu; Pourquoi nous en faire? Nous vivons dans le pays le plus heureux du monde, notre peuple est bon, content de son sort; il n'a aucune envie de se plaindre ou de se révolter.

Quelques cerveaux brûlés, en mal de renommée voudraient nous faire croire au péril social! Qu'on leur impose silence! Ils montent les travailleurs, ils provoquent la lutte des classes; ce sont des bolchevistes!

Après cet effort héroïque, ils se retournent de bord, continuent de ronfler, de demeurer aveugles... intéressés, de soigner leur petit négoce, et de se scandaliser fort, si par hasard, quelqu'un a la suprême audace de troubler leur sommeil ou leur travail de digestion.

Un jour, le Cardinal Langenieux, parlait à des catholiques. Avec quelqu'amertume il leur disait; "il a fallu vingt ans à l'œuvre des Cercles Catholiques et aux autres œuvres similaires pour faire prendre au sérieux cette question sociale, dont les pouvoirs publics et ceux qui font l'opinion chez nous affectaient d'ignorer l'existence."

Cette œuvre des Cercles Catholiques de France, elle nous revient, à nous, prêtres catholiques du Québec, où que nous vivions. Comme eux, nous devons réveiller l'opinion publique sur la question sociale, puis démonter aux catholiques de toutes les classes que l'Eglise a le droit d'intervenir pour régler cette brûlante question.

Nous faudra-t-il aussi travailler vingt ans?

Quoiqu'il arrive pour être capable de remuer l'opinion public, tout prêtre a trois choses à faire: se convaincre lui-même que nous avons **notre question sociale**; s'outiller fortement par l'étude et par l'observation; demeurer prêtre, et saisir toutes les occasions de rectifier les idées fausses sur les questions sociales d'où qu'elles viennent.

SE CONVAINCRE

Pour se convaincre que la question sociale existe, chez nous, le prêtre n'a qu'à jeter un rapide coup d'œil sur l'Encyclique "Rerum Novarum" et autour de lui.

Qu'il lise ces fortes pages écrites pour tous les catholiques du monde—donc pour le clergé, aussi—et qu'il confronte les situations décrites avec la notre.

q. 1003
"Nous sommes persuadé dit Léon XIII, et tout le monde en convient qu'il faut par des mesures promptes et efficaces venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation de fortune et de misère imméritées.

Le dernier siècle a détruit, sans rien substituer, les corporations anciennes qui étaient pour eux une protection; tout principe et tout sentiment religieux ont disparu des lois et des institutions publiques, et ainsi, peu à peu, les travailleurs isolés et sans défense se sont vus, avec le temps, livrés à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée.

Une usure dévorante est venue encore ajouter au mal. Condamnée à plusieurs reprises par les jugements de l'Eglise, elle n'a cessé d'être pratiquée sous une forme ou sous une autre par des hommes avides de gain, d'une insatiable cupidité.

A tout cela, il faut ajouter le monopole du travail et des effets de commerce devenus le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents qui imposent ainsi un joug servile à l'infinie multitude des prolétaires"

Regardons autour de nous et comparons. Le prêtre qui veut voir clair s'apercevra que ces paroles, écrites par la plus haute autorité sociale, peignent assez exactement la situation actuelle des travailleurs de notre province et du Canada tout entier.

Où en sommes-nous avec la question ouvrière?

Il y a eu du beau, du bon travail de fait.

Mais qu'il en reste encore à faire!

Qu'y a-t-il de fait pour loger convenablement les ouvriers qui commettent le crime du respect des lois du mariage et qui ne savent où loger leurs nombreuses familles quand arrive les mois de déménagements?

Où en sommes-nous avec l'observance du dimanche ?

De beaux dévouements ont surgi. Certes ! Ils se sont buttés à des obstacles qui sont loin d'être surmontés.

Qu'avons-nous de fait pour enrayer l'émigration, la désertion des campagnes, pour aider la Colonisation ? Pour empêcher l'usure et le Trust de faire leurs ravages ? Pour brider ce luxe fou qui envahit toutes les classes et dont le clergé est loin d'être exempt ; pour arrêter un peu cette rage de jouissance qui allume et avive tant de rancœur de jalousie et de haine parmi les travailleurs ?

Des mouvements isolés se sont dessinés, se sont affirmés sans toutefois pouvoir guérir toutes ces misères, toutes ces folies.

N'est-ce pas que cet ensemble de malaises sociaux, pose bien chez nous la question sociale ?

La question sociale, dit quelque part, Garriguet, ne se confond pas absolument avec le paupérisme et même avec la question ouvrière. Elle embrasse davantage. Elle s'occupe non-seulement de l'amélioration du sort des pauvres et de ceux qui vivent du travail de leurs bras, mais elle s'occupe de toutes les classes de la société qui sont en souffrance.

Elle s'occupe des petits employés, des agriculteurs, des petits commerçants, des petits fonctionnaires, des petits bourgeois aussi bien que des ouvriers et des indigents.

Cependant, comme la crise actuelle est, en grande partie, causée par la misère de cette multitude d'hommes qui tirent du travail manuel tous leurs moyens d'existence, en fait sinon en droit, on ne distingue guère la question sociale de la question ouvrière. (Question S. P. Archambault, p. 14).

Mais, c'est la question sociale de chez-nous cela ! Bien optimiste serait le prêtre qui ne voudrait pas admettre que, à peu de chose près, toutes ces questions se posent chez-nous, d'une façon très sérieuse, presque effroyable parfois.

S'il en doute, qu'il s'approche un peu de l'âme du peuple. Qu'il prête attentivement l'oreille. Que, sans être vu, il écoute les remarques violentes, souventes fois très justes, faites sur le compte des classes dirigeantes et sur le notre.

Qu'il fréquente, les yeux ouverts, le monde ouvrier et le monde agricole.

Qu'il lise les journaux sur les lignes et . . . entre les lignes.

Il verra si oui ou non, il y a malaise sociale et partant une question sociale.

Donc, nous avons, bien chez nous, un problème social.

Le nier serait folie.

Ne pas travailler à le résoudre, une autre.

Gouailler ceux qui s'en occupent, les décourager par notre apathie, par un sourire de pitié ou une malveillante appréciation, est une faute inexplicable. Ne serait-ce pas même trahir l'Eglise ?

Pour réveiller l'opinion des catholiques endormis, le prêtre doit donc d'abord se convaincre qu'il y a une question sociale au Canada et que, hors de l'Eglise, elle se réglera à la façon socialiste; dans le trouble, peut-être dans le sang.

Inutile de nous brimer. Ce sera cela!

S'OUTILLER FORTEMENT

Admettre qu'il y a une question sociale chez nous, c'est déjà beau. Ce n'est pas tout pourtant. Le prêtre doit faire mieux. Il doit s'outiller fortement pour travailler à la résoudre.

Au reste l'Eglise a parlé sur ce sujet. Comme toujours, elle a donné une direction très nette. En la relisant, chacun comprendra combien, de nos jours, le prêtre doit être ferré sur la question sociale.

Ecoutons Léon XIII traçant les grandes lignes d'un programme d'action au clergé français.

“Dociles aux conseils que nous avons donnés dans notre Encyclique *Rerum Novarum*, disait-il, vous allez au peuple, aux ouvriers, aux pauvres. Vous cherchez par tous les moyens à leur venir en aide, à les moraliser, à rendre leur sort moins dur. Dans ce but, vous provoquez des réunions et des Congrès, vous fondez des patronages, des Cercles d'Etude, des Caisses rurales, des bureaux d'assistance et de placement pour les travailleurs.

Vous vous ingéniez à introduire des réformes dans l'ordre social et pour un si difficile labeur, vous n'hésitez pas à faire de notables sacrifices de temps et d'argent. C'est encore pour cela que vous écrivez des livres ou des articles dans les journaux et revues périodiques.

Toutes ces choses en elles-mêmes sont très louables et vous y donnez des preuves non équivoques de bon vouloir, d'intelligent et généreux dévouement aux besoins les plus pressants de la société contemporaine et des âmes." (8 sept. 1899).

N'est-ce pas que pour remplir un tel programme, il faut que le prêtre soit fortement outillé ?

Pie X n'a pas été moins explicite. *A. 1914*

Je voudrais, écrit-il, que tous les prêtres connussent la question sociale comme leur théologie. Une autre fois, après avoir rappelé au clergé que la gestion des affaires profanes lui était interdite et lui avoir défendu de prendre part et de tenir dans les œuvres économiques des charges qui entraînent des occupations et des obligations administratives, il ajoutait : "Vous devez prodiguer votre activité et vos conseils pour la fondation, le maintien et le développement de ces institutions, banques, caisses de Crédit, caisses rurales, caisses d'épargne, etc. (18 nov. 1900).

La défense, nous l'avons comprise tout de suite. Et, ne nous sommes nous pas cantonnés en arrière pour ne pas bouger ?

L'ordre de prodiguer conseils, temps, argent même, combien parmi nous s'en sont occupé ?

Le plus grand nombre ? Peut-être pas !

Enfin, Benoit XV y a été plus carrément encore. *pape 914
0.1922*

"Qu'aucun membre du clergé, écrit-il, ne s'imagine que pareille action est étrangère au ministère sacerdotal, sous prétexte qu'elle mène sur le terrain économique,

Aussi voulons-nous que les prêtres considèrent comme une de leurs obligations, de se consacrer, le plus possible, à la science et au mouvement social par l'étude, le contrôle et l'action.

C'est clair, net, précis.

Le prêtre doit-être fortement outillé sur la question sociale; et, il ne peut l'être sans l'étude et l'observation personnelle.

Et, qu'étudiera-t-il ?

D'abord et avant tout, l'Encyclique "Rerum Novarum".

C'est la clef de voûte de toute la question sociale.

Rochfeller, le milliardaire américain, s'en est servi pour régler des conflits ouvriers surgis de ses puits de pétrole!

Ensuite, les volumes canadiens traitant de l'une ou de l'autre de ses questions.

Citons-en quelques-uns.

La question ouvrière du R. P. Stanislas. La question sociale et le clergé. La question sociale et nos devoirs de catholiques du R. P. Archambault; toutes les brochures et tracts de l'Ecole Sociale Populaire (1300 rue Bordeau ou 1075 rue Rachel Montréal.); Le Problème Agricole, de Charles Gagné; Le Catéchisme des Caisses Populaires, par J.-P. Lefranc; Questions ouvrières, de Louis Arneau, etc., etc., sans parler des ouvrages classiques de C.-Antoine et de Gide.

Chacun de nous devrions avoir au moins une idée d'ensemble de la question sociale canadienne, si grosse de conséquence pour l'Eglise et pour le pays.

Et que nous sommes mal outillés pour parler sur ce sujet!

Combien parmi nous peuvent faire un sermon sûr sur la question ouvrière? Combien peuvent causer avec des patrons ou des ouvriers, et d'une façon pertinente?

On ne parle pas à l'aveuglette de question d'heures de travail, de salaire, d'apprentissage, de repos dominical, de crédit populaire, de caisse de chômage, de vieillesse ou d'économie domestique!

Quelques-uns se risquent parfois. Ils disent un tas de choses imprécises, sont mal compris, et avec cela ils montent le peuple contre nous.

On ne parle pas non plus du problème agricole sans l'avoir étudié.

Le mouvement syndical agricole est né dans le Québec. Sommes-nous prêts à le suivre, à le guider?

Je crains fort que non.

Pourtant, il nous faudrait être en état de prendre la tête de ce mouvement. Il se jette dans nos bras. Si nous le repoussons, plus tard nous aurons à courir après.

La chose n'est pas impossible.

Puis, avons-nous assez observé ce qui se passe autour de nous?

Savons-nous bien les sacrifices consentis par nos gens pour construire église, presbytères et dépendances et pour nous faire vivre?

L'Église canadienne 1894

Savons-nous ce qu'il leur en coûte pour entretenir leurs écoles et leurs chemins ?

Certaines paroisses sont ruinées par les taxes de toutes sortes, et nous ne le soupçonnons même pas.

Enfin, pouvons-nous parler mutualité, coopération de consommation, de production ou de Crédit, Caisse Dotation, de Prévoyance ou de vieillesse, émigration, colonisation ou désertion de campagne sans avoir étudié et observé ? Non.

Régarçons les prodiges accomplis par le clergé belge et imitons-le.

DEMEUREZ PRETRES

Ai-je besoin de dire, que pour bien travailler à résoudre la question sociale, le prêtre doit toujours se souvenir qu'il est prêtre et qu'il doit asseoir ses œuvres sur la religion ?

Où qu'il travaille, il lui faudra former une élite. A la base de cette élite, il mettra l'esprit religieux, la morale catholique. Elle lui suscitera les dévouements nécessaires pour créer et soutenir ses œuvres.

En outre, le prêtre doit être en état de rectifier les idées fausses des autres classes de la société sur la question sociale.

Ne doit-il pas être, par vocation, le sel de la terre, la lumière du monde ?

En effet, qui fera comprendre au peuple travailleur la thèse de l'inégalité des classes ?

LE CLERGE

Qui fera comprendre à tout le monde que la crise actuelle, qui s'éternise, est due beaucoup plus à nos extravagances qu'au coût réel de la vie, et, qu'il avait raison ce journaliste agricole qui écrivait : "Ce n'est pas la vie qui est chère, c'est nous qui vivons chèrement" ?

LE CLERGE

Qui fera comprendre aux cultivateurs et... aux autres que l'agriculture est le cœur de la société ?

LE CLERGE

Qui mettra dans la tête de tout le monde l'esprit d'économie en général et un brin d'économie domestique dans nos foyers ? Le prêtre par ses conseils et plus encore par son exemple.

Qui implantera l'œuvre de la bonne presse? Le prêtre encore, pas un autre.

Mais, où et quand fera-t-il se travail gigantesque?

PARTOUT ET TOUJOURS

A son bureau, dans ses prênes, en revenant des malades, dans les réunions d'enfants, de dames, d'hommes et de jeunes gens, dans les écoles, dans les couvents, partout enfin le prêtre doit se rappeler sans cesse qu'il est le ministre du Christ venu sur la terre pour sauver les âmes tout en réglant une fameuse question sociale et que notre travail n'est rien à côté de celui qu'Il a accompli.

Je sais que la besogne est rude, ennuyeuse, qu'il est plus intéressant de faire la partie de cartes ou de causer promenade, radio, auto, vacuum, pneu ou Clotch.

Par contre, je sais aussi que nos laïques s'en scandalisent et qu'ils trouvent très curieux qu'un prêtre n'ait pas d'autres sujets de conversation plus utiles et plus édifiants?

Au reste, que pouvons-nous y faire?

Ce n'est ni à vous ni à moi de choisir les problèmes sociaux à résoudre.

Chaque époque a les siens. Il nous faut accepter les nôtres comme ils se présentent sans rechigner ni murmurer, en prêtres.

Mettons en pratique cette vérité ou cette boutade d'un économiste catholique qui disait un jour; "Si St-Paul revenait parmi nous, il parlerait d'abord aux ouvriers, St-Thomas d'Aquin enseignerait l'économie politique, St-François de Sales fonderait probablement des Syndicats et chacun redirait dans son cœur la parole souveraine: 'Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous'".

Faisons mieux, disons-nous souvent. Si le Christ revenait sur la terre, il répéterait certainement son Misereor super turbam. "J'ai grande pitié de cette foule".

Or, ici-bas, je suis le représentant de ce même Christ. A son exemple je dois donc dire; "J'ai grande pitié de cette foule" et comme Lui savoir passer de la pitié à l'action.

Soyons prêtre toujours et partout.

N'oublions jamais de travailler aux œuvres sociales pour attacher les âmes à Dieu.

Cette pensée sera notre récompense et notre salaire.